

toujours nécessaires pour l'introduire parmi eux; sans cette précaution, ils négligeront les avantages qu'il procure. Je pourrois, au besoin, citer cinquante faits à l'appui de cette remarque. Quelques personnes de mon équipage, officiers, ainsi que matelots, dédaignèrent le céleri, le cochlearia, &c. bouillis dans des pois & du froment; & plusieurs refusèrent d'en manger. Mais, comme je ne changeai pas de conduite, leur opiniâtre préjugé se dissipa peu-à-peu : ils y prirent bien-tôt autant de goût que les autres, & je crois qu'à cette époque tout le monde, sans exception, avouoit que nous n'étions pas attaqués de scorbut, à cause de la bière & des végétaux dont nous avions fait usage à la Nouvelle-Zélande. Dans la suite, je n'ai pas eu besoin d'ordonner de cueillir des végétaux, lorsque nous en trouvions, & quand ils étoient peu abondans, chacun se hâtoit de s'en emparer le premier. Je nommai un de mes matelots pour être cuisinier de l'Aventure, & je priai le capitaine Furneaux, par une lettre, d'employer tous les moyens possibles afin d'arrêter les progrès de la maladie sur son bord : je lui en proposai quelques-uns qui me parurent devoir y contribuer. Je reconnus ensuite que mes soins étoient peu nécessaires, puisqu'il avoit déjà épuisé tous les expédiens.

ANN. 1773.
Juillet.